

PLUS LECTURES

GRANDS REPORTAGES, ANALYSES, LIVRES



AU FRONT AVEC
FRANCIS DUPUIS-DÉRI
LA NOUVELLE CHRONIQUE
TÊTE-À-TÊTE DE RIMA ELKOURI

PAGE 4

ON THE ROAD
50 ANS PLUS TARD,
LES LEÇONS
DE JACK KÉROUAC
PAGES 6 ET 7

A large photograph of a soldier in a desert environment. The soldier is wearing a tan helmet with a night vision device and is looking down. The background is a bright, hazy sky. The soldier's face is partially visible through a wooden structure.

LA PATROUILLE DU DÉSERT

Inspection des postes frontaliers, visites sporadiques de villages, rencontres avec les dirigeants locaux, soins médicaux, sans compter les continuelles réparations de véhicules maltraités par les routes afghanes: les Québécois stationnés au poste avancé de Spin Boldak n'ont pas le temps de se faire bronzer. Depuis leur arrivée, les envoyés spéciaux de *La Presse* ont avalé des kilomètres de poussière à bord des blindés canadiens qui patrouillent cette région du sud du pays.

DÉCOUVREZ EN **PAGES 2 ET 3**
LE COMPTE RENDU **D'UNE JOURNÉE**
PARMI TANT D'AUTRES.



Au cœur du village d'Ashazo Kali, les soldats canadiens ont l'air d'extraterrestres. Les villageois les fixent. D'autres, craintifs, se réfugient dans leurs bicoques.

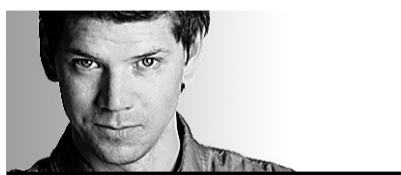
PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

UNE JOURNÉE SANS

En patrouille à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan avec



HUGO MEUNIER
ENVOYÉS SPÉCIAUX
SPIN BOLDAK



MARTIN TREMBLAY

Cinq heures du matin au poste avancé de l'armée canadienne dans la région de Spin Boldak, à la lisière de la frontière pakistanaise. Les membres d'une patrouille s'extirpent des lits de camp alignés dans une tente.

Les yeux encore petits, le capitaine Carl Chevalier, la technicienne médicale Julie Alain, le lieutenant Scott Fowler, les caporaux François Girard et Jean-François Bédard, le soldat Francis Binette et les autres se regroupent autour d'une table à l'extérieur, sous un piège à mouches bien rempli.

Les membres de la patrouille du 12^e Régiment blindé de Valcartier griffonnent en silence les directives du jour dans un calepin.

Ils iront inspecter quatre des 16 postes frontaliers du district de Spin Boldak, qui relèvent de la police frontalière afghane.

Un policier rouge commence à poindre derrière les hautes montagnes lorsque les trois véhicules blindés légers, dans lesquels s'entassent une quinzaine de soldats et deux interprètes, quittent la base.

Quelques kilomètres de poussière plus tard, la patrouille gare ses peses blindés devant un premier poste frontalier.

La plupart des soldats restent à bord, aux aguets, tandis qu'une délégation menée par le lieutenant Fowler va rencontrer les Afghans.

C'est l'officier de liaison, le capitaine Carl Chevalier, 29 ans, qui dirige la plupart des conversations avec les Afghans. Il collecte des renseignements, note les besoins et donne des conseils. La bouille sympathique, le rire franc, le sens de la répartie aiguës, ce verbomoteur est le vrai négociateur.

Il est aussi le premier à tendre la main à Nkabaah en arrivant. Le policier afghan est en compagnie de sept hommes, presque tous en shalwar kameez, la tenue traditionnelle afghane.

AK-47 en bandoulière, l'un d'eux semble avoir 13 ans.

Après les salutations d'usage, le capitaine Chevalier tend des cigarettes à ses hôtes. « Il y a deux choses qui vont vous tuer en Afghanistan: la cigarette et les talibans », lance le militaire originaire de Bedford, suscitant les fous rires chez les Afghans.

Ceux-ci se partagent deux baraques en pisé, une cuisine, un petit potager, une cache d'armes, une citerne d'eau en métal et un camion avec gyrophare.

Sans oublier un chien, des pigeons et deux vieux lits installés dehors, sur le petit terrain ovale couvert de déchets.

Un des policiers, Abdul Sabeer, a la main entourée d'un bandage.

Sans trop savoir pourquoi, il a des irritations cutanées et un gros bouton infecté. Pour tenter de calmer la douleur, il a enduit la plaie d'une pommade à base d'opium, qui n'a fait qu'aggraver les choses.

Le lieutenant Scott Fowler décide d'appeler la technicienne médicale, Julie Alain, restée dans son blindé.

Elle désinfecte et panse la plaie, après avoir crevé l'abcès. « C'est mineur, mais les bobos qu'ils se font s'infectent souvent à cause de l'insalubrité », résume la jeune femme.

De l'argent pour se marier

Devant le deuxième poste frontalier, quelques kilomètres plus loin, le sable est couvert de traces de serpents et de lézards.

Au loin, un policier en uniforme agite la main. La patrouille



Pour survivre, les villageois d'Ashazo Kali s'abreuvent dans un petit étang d'eau stagnante. « Ce n'est pas propre, nos animaux y boivent », se plaint Dad Mohammed, un des chefs du village, pendant qu'un bambin boit l'eau verte.

PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

escalade le monticule rocheux où les Afghans ont établi leurs quartiers. « On les visite régulièrement pour tisser un lien de confiance », explique le caporal François Girard, une armoire à glace de Saint-Jérôme.

C'est Athaulla, 24 ans, qui dirige le poste en l'absence de son

Selon lui, l'avenir de son pays passe par l'éducation. « J'aimerais que mes enfants aillent à l'université », précise Athaulla.

Des 12 hommes qui travaillent au poste, quatre savent lire et écrire. Parmi eux, il y a Mohammed Azim, 28 ans, qui en paraît 10 de plus. Il est professeur,

« On est ici pour vous aider, mais les seules personnes qui peuvent aider l'Afghanistan sont les Afghans », explique aux Afghans le capitaine Carl Chevalier.

commandant. Il engage la conversation. Les Afghans aiment discuter. Il explique qu'il gagne un bon salaire dans la police, l'équivalent de 160\$US par mois. « Je vais donner l'argent à mon beau-père et il me donnera la main de sa fille. Il est très fier que je sois policier! » lance le jeune homme.

mais il n'enseigne plus, de peur d'être tué par les talibans. « C'est difficile, le travail de policier, mais j'ai besoin d'argent pour ma famille », explique ce spécialiste en littérature pachoune.

Coutume oblige, les Afghans invitent les soldats à prendre le thé dans une baraque en pisé.

Tout le monde prend place sur un vieux tapis. « On est ici pour vous aider, mais les seules personnes qui peuvent aider l'Afghanistan sont les Afghans », leur explique le capitaine Chevalier.

Ici, les soldats de Valcartier semblent appréciés. Du moins, de l'avis des policiers interrogés.

Réponse honnête ou motivée par la présence de trois blindés dans leur cour? « Ils sont venus aider l'Afghanistan et instaurer la sécurité. Je suis sûr qu'ils ne sont pas des infidèles comme les Russes », croit Athaulla.

La guerre de l'eau

Le convoi se dirige ensuite vers un village des environs, Ashazo Kali, bâti si près de la frontière qu'on aperçoit les maisons du côté pakistanaise. « On n'y est jamais allés, alors on ne sait pas quelle réception on va avoir », prévient le capitaine Chevalier.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Coutume oblige, les Afghans invitent les soldats à prendre le thé dans une baraque en pisé. Tout le monde s'assied sur un vieux tapis.

HISTOIRE

les soldats du 12^e Régiment blindé de Valcartier



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Pendant la visite des postes frontière, la plupart des soldats restent à bord des blindés, aux aguets, tandis qu'une délégation menée par le lieutenant Scott Fowler va rencontrer les Afghans.



PHOTO MARTIN TREMBLAY, LA PRESSE ©

Ici, les soldats de Valcartier semblent appréciés. Du moins, de l'avis des policiers interrogés. Au premier plan, Murthuza, 19 ans, qui travaille depuis trois ans dans la police afghane.

Deux hommes fument des cigarettes artisanales à l'entrée de ce petit hameau de maisons en terre séchée et en brique.

D'entrée de jeu, Dad Mohammed, un des chefs du village, décrit le fléau qui frappe les siens: «On a besoin d'eau, notre puits est à sec, notre rivière aussi. Il y a 20 jours, le Pakistan a décidé de nous interdire d'aller chercher de l'eau», déplore le vieil homme à la longue barbe blanche. En retrait, deux hommes, énervés, gesticulent et parlent en même temps.

La situation a l'air grave. Pour empêcher que les Afghans ne se procurent de l'eau sur son territoire, le village pakistanais voisin a fait installer des barbelés autour de ses étangs et de ses puits.

«Le Pakistan a dit que notre problème d'eau n'était pas sa responsabilité», rugit Dad Mohammed. «On ne peut rien promettre, mais je m'engage à

faire mon possible pour vous», jure Carl Chevalier.

Environ 150 personnes habitent les 18 maisons de cette bourgade. Les enfants grouillent partout. «Il y en a trop», confesse le chef de village. «Mais ils travaillent, ils élèvent des moutons», précise-t-il.

Des 12 hommes qui travaillent au poste de police, quatre savent lire et écrire. Parmi eux, il y a Mohammed Azim, 28 ans. Il est professeur de littérature pachtoun, mais il n'enseigne plus, de peur d'être tué par les talibans. «C'est difficile, le travail de policier, mais j'ai besoin d'argent pour ma famille.»

Ici, il n'y a pas d'école et personne ne sait lire ni écrire. Au cœur du village, les soldats ont l'air d'extraterrestres. Les villageois les fixent, accroupis et immobiles. D'autres, craintifs, se réfugient dans leurs bicoques. Les femmes sont invisibles. Plusieurs enfants ont le visage couvert de boue.

Pour survivre, les villageois s'abreuvent dans un petit étang d'eau stagnante, verdâtre et nauséabond. «Ce n'est pas propre, nos animaux y boivent», se plaint Dad Mohammed, pendant qu'un bambin en haillons s'abreuve directement dans l'eau verte.

Les villageois invitent ensuite la patrouille à discuter autour d'un thé, dont l'eau est puisée dans le même bassin.

Le capitaine Chevalier réitère son engagement de faire de son mieux pour aider les villageois. «Si vous ne travaillez pas pour l'Afghanistan, nous n'avons pas

besoin de vous», avertit en retour le chef du village.

Au moment de partir, personne n'avait touché son thé.

Coup de chaleur

Après la visite, la patrouille se gare plus loin pour manger. Exposé aux violents rayons du

soleil, le soldat Francis Binette s'écroule, victime d'un coup de chaleur. La caporale Julie Alain l'installe à l'ombre d'un blindé et lui donne de l'eau. Les camarades du soldat se paient un peu sa tête.

La patrouille reprend ensuite sa route pour visiter deux autres postes frontaliers.

Les blindés tanguent sur les dunes. Il faut se cramponner fermement. Pour contrer le sable et la poussière qui s'infiltrent à l'intérieur, le port du foulard et des lunettes est de rigueur.

Le pire, c'est lorsqu'un tourbillon de sable parfois haut de 200 pieds s'élève soudain et frappe le convoi.

Vers 17h, les véhicules rentrent au bercail.

La patrouille ira voir ce que le cuisinier a préparé. Ce soir, des crevettes et du homard. Ensuite, les soldats rompent les rangs.

Sous les tentes, les films et les jeux sur ordinateur portable ont remplacé les cartes. Dans un coin, une poignée de soldats sont réunis autour d'une guitare. Ça rigole ferme en écoutant les paroles des compositions de Gaétan et Rémi, mettant en vedette Spin Boldak, les talibans et la caporale Julie Alain.

Rien de déplacé, rassurez-vous.

PLUS LECTURES

DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout... à sa façon

DES CHIFFRES QUI PARLENT

0,50

C'est le prix de vente, en euros, d'un club de football bulgare. Son ex-proprétaire n'a pas apprécié le climat dans lequel s'est déroulé un récent match. Cet affrontement entre le Beroe et le Lokomotiv de Plovdiv s'était achevé sur fond d'insultes viriles des supporters, genre « pédale » et « pas de pute à Beroe ». Propriétaire du Beroe, Nikolaï Banev est aussi l'homme le plus riche de Bulgarie. Il a préféré se débarrasser du club plutôt que de laisser ces injures déteindre sur l'image de marque de son consortium industriel. L'image n'a pas de prix.

20 000

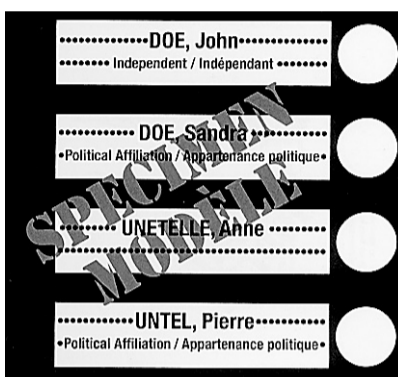
C'est le montant, en dollars, extorqué par un habitant du Rhode Island à sa propre mère. L'homme de 47 ans a menacé de kidnapper le chat de sa maman. Il faut dire qu'il avait de bonnes raisons : la dame de 78 ans l'avait mis à la porte l'an dernier pour cause de mauvais traitements. Pliant sous la menace, elle a fait plusieurs chèques post-datés pour son sympathique fiston. La vieille dame aimait beaucoup son chat. Et l'amour non plus n'a pas de prix.

ICI ET AILLEURS

OTTAWA

Grosse faim

La loi électorale fédérale interdit strictement de manger un bulletin de vote, précise une indication postée sur le site web d'Élections Canada. Si, si, c'est écrit noir sur blanc. Le texte ne précise pas si l'interdiction s'applique aux femmes qui votent en niqab, mais si elles sont prises d'une petite fringale, elles courraient de toute évidence moins de risques de se faire prendre. Pourquoi les femmes en niqab auraient-elles la chance de manger leurs bulletins de vote, elles, et pas nous? On vous le demande.



VARSOVIE

Coup double

Fou de jalousie, l'écrivain polonais Krystian Bala a fait séquestrer, torturer puis noyer l'amant de sa femme par des tueurs à gages que la police n'a jamais réussi à retracer. Non content de s'en tirer à si bon compte, il a tenu à raconter l'histoire dans un roman noir publié tout juste trois ans après le crime. Cette fois, la police a fait deux plus deux. Le roman intitulé *Amok* a permis d'étayer la preuve contre M. Bala, qui vient d'écoper 25 ans de prison. La police a aussi découvert que l'écrivain avait vendu sur internet le téléphone ayant appartenu à la victime. Il n'y a pas de petits profits...

ILS, ELLES ONT DIT

Complexe

«Le 'Nous', ce sont tous les Québécois et toutes les Québécoises, peu importe leur langue. (...) Des gens se joignent à notre Histoire, en font partie, la modifient. Un Canadien, c'est quelqu'un qui habite au Canada. Un Québécois, c'est quelqu'un qui habite au Québec, et le Québec a une histoire, comme les Américains ont une histoire. Il y a des Américains qui se souviennent du Boston Tea Party, et puis... qui sont venus de Chine. Et le lien entre le Boston Tea Party et la Chine, c'est le thé!!!» Le chef du Bloc Québécois, Gilles Duceppe, tentant de définir un pronom personnel qui fait beaucoup jaser ces jours-ci...



Gilles Duceppe
PHOTO REUTERS

Amer

«J'ai fait une erreur et j'aurais dû le congédier». L'ancien premier ministre Brian Mulroney au sujet de son ancien ami Lucien Bouchard, lors d'une entrevue sur CTV.

EN HAUSSE, EN BAISSÉ

LE DRAPEAU CANADIEN

Piqué sur une limousine d'un faux cortège canadien, il a permis à un faux Oussama ben Laden de s'approcher de l'hôtel Intercontinental de Sydney, en Australie, où logeait déjà le - vrai - président George W. Bush, invité de marque au sommet de l'APEC.



LES DEUX SOLITUDES

La journaliste vedette du *Globe and Mail* Christie Blatchford a admis cette semaine n'avoir jamais, mais jamais entendu parler de Bernard Derome, même si elle est née au Québec. Le présentateur du *Téléjournal* a un visage « gaulois » (à gallic face), a-t-elle constaté. À quoi ressemble un visage gaulois au juste? Nous cherchons toujours...



LES PONTS ET VIADUCS DU QUÉBEC

Trois autres viennent d'être interdits à la circulation.

Envoyez-nous vos commentaires et suggestions à ohetbahlapresse.ca

Avec l'AFP, Associated Press, Reuters, BBC et Libération.

La passion et le désespoir



DANY LAFERRIÈRE

CHRONIQUE

Qu'est-ce que j'ai fait cet été? Oh, je l'ai passé à écrire. Je tentais plutôt de réécrire un vieux bouquin que j'avais publié en 87. Cela fait exactement 20 ans.

À l'époque, je ne pensais qu'à partir, pas parce que je n'aimais pas ma vie ici, non, simplement parce que je n'avais pas encore perdu le goût de l'aventure. Je pensais partir, mais je ne bougeais toujours pas. En fait, je ne me voyais nulle part ailleurs qu'à Montréal où je m'étais fait des amis. J'avais aussi mes habitudes. Et Reagan était au pouvoir.

C'était lui le danger. Tous les gens que je connaissais étaient d'accord là-dessus. Nos contestations se résumaient à rigoler chaque fois qu'un de nous prononçait son nom. Il n'y a que les Américains pour élire à leur tête un acteur de western. Un cowboy. Et il avait une certaine allure. Mais plus sa présence semblait puissante, plus je sentais ce vide intérieur. Sa façon carrée de voir les choses, cette absence d'angoisse, tout cela me paniquait. Et s'il croyait vraiment dans le personnage qu'il tentait de nous imposer?

Je parle de Ronald Reagan, et on a l'impression que je parle d'un temps préhistorique, et de choses qui n'ont plus rien à voir avec notre vie d'aujourd'hui. Pas sûr, car Bush n'est qu'un avatar de Reagan. D'une certaine façon, c'est encore Reagan qui nous dirige. Mais à l'époque, c'était bien reposant de savoir que tous les gens qu'on connaissait détestaient Reagan. Et comme on ne pouvait rien faire d'autre, on s'occupait un peu plus de nos vies personnelles. Je remarque que quand le pouvoir est puissant, la vie intime prend une place plus forte. C'est parce que dans leur vieille expérience, les peuples savent à quel moment il faut laisser passer la tempête. Si c'est un individu qui nous embête, on n'a qu'à laisser faire le temps qui finira bien par le cueillir. On sait cela, mais parfois on s'énerve, on veut faire bouger les choses.

L'obsession

À chaque époque, il y a un événement qui ramasse tout sur son passage et nous donne l'impression que la vie ne se résume qu'à ça. On n'arrive plus à respirer. Aucune possibilité d'en sortir jusqu'à ce que chaque citoyen ait donné son avis au moins trois fois sur la question. Partout où l'on passe, on ne parle que de cela. On en discute ad nauseam. On ouvre la radio et c'est de ça qu'il s'agit. On ouvre la télé pour tomber en pleine discussion sur le sujet. Au téléphone, un ami nous en parle malgré nos multiples tentatives pour changer de conversation. Vous êtes invités à une petite soirée, on s'assoit, et cinq minutes après c'était reparti. Comme si on n'avait aucune prise sur la « chose ». On se dit, finalement, qu'il s'agit d'un virus, et que cette situation est d'ordre médical.

Ce n'est pas qu'on soit pour ou contre, c'est qu'on aimerait simplement changer de sujet. Le peut-on? À chaque fois que cela arrive, je me rappelle de l'époque, dans

les années 70, où on ne parlait que du cholestérol. À la télé, dans les journaux, à la radio, il n'y en avait que pour le cholestérol. Vous en souvenez-vous? C'était « les années cholestérol » jusqu'à ce que le sida le déloge.

Je ne sais pas comment cela se concocte. Est-ce qu'il y a une liste de sujets qui attendent de passer de tempête à cyclone? Y a-t-il des gens qui poussent, dans l'ombre, leur obsession? On connaît tous quelqu'un habité par ce feu qui le travaille nuit et jour. Souvent c'est une injustice, parfois une invention. La première fois, on est ébloui par une telle force de conviction. Nous, on change de projet à chaque mois. Depuis combien de temps vous intéressez-vous à la question? Oh, facilement 25 ans, monsieur. Est-ce possible que ce soit cette énergie qui, finalement, fait surface? Sommes-nous pris dans un monde où les monomaniaques sont devenus la majorité?

Le feu

Bon, comme on n'arrive pas à savoir comment naissent ces grands tourbillons chauds qui semblent emporter les esprits comme des fétus de paille, on va tenter de déterminer au moins leur nature. D'abord, ce n'est pas obligatoire que ce soit politique. Bien sûr quand c'est un sujet politique (le référendum, le féminisme, le racisme), ça « prend » plus vite. Mais il peut arriver que ce soit d'ordre médical (le cholestérol), sportif (Les Nordiques/Le Canadien), moral (les commandites), social (la cigarette) ou même alimentaire (la sanglante bataille des années 80 contre les végétariens).

On ne sait pas d'où viendra l'explosion, car n'importe quoi peut déclencher ce débordement collectif. Ce qu'on remarque, et qui rend difficile toute analyse de la chose, c'est qu'il suffit parfois d'une banalité pour mettre le feu à la plaine. Et on fait fausse route si on croit qu'il s'agit simplement de prouver la banalité de la chose pour qu'elle disparaisse. On n'arrête pas aisément un incendie où parfois les pompiers jouent aux pyromanes. Il prend de la force chaque fois qu'on tente de l'éteindre. Et se nourrit de notre flamme.

La logique ne tient pas face à la passion. Les gens passent leur temps à bien faire, à faire ce qu'on leur demande, à surtout faire attention à ne pas piétiner l'autre. Les notions de justice et de charité les font vibrer encore. Mais pour un moment, ils aimeraient réagir en dehors des règles qu'ils ont établies eux-mêmes. Cela a un parfum d'aventure. Car en agissant ainsi, ils savent bien qu'ils mettent, ne serait-ce que légèrement, en péril leur propre système. Ils semblent vouloir rappeler que la passion peut remplacer, à tout moment, la loi. Et que c'est la passion qui est à l'origine de la loi, et non le contraire. Le triomphe de l'émotion. Dans certains cas, la seule façon d'arrêter un feu, c'est de le contrer par un nouveau feu.

Kerouac

L'autre soir, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à Jack Kerouac et à l'interview qu'il avait accordée à Fernand Seguin le 7 mars 1967 (cela fait déjà 40 ans), et que je n'avais jamais vue. Je l'ai retrouvée facilement sur Internet. Kerouac était là, costaud, fragile en même temps, face à un Seguin légèrement en retrait. J'ai com-

pris plus tard, par son rire, que Seguin était impressionné. Pas moyen de ne pas l'être.

Kerouac avait changé notre manière de voir l'Amérique avec les 17 bouquins qu'il avait déjà publiés au moment de la rencontre. Kerouac a relié la ville à la campagne par la vitesse (une nouvelle énergie). Avec lui, la bagnole était devenue l'araignée, besogneuse qui tisse la Toile américaine. Le public, dans la salle, riait parfois sans raison. Et Kerouac s'affolait.

Je me suis demandé pourquoi avant de comprendre qu'il avait peur qu'on se moque de son accent, de son français hésitant d'une époque révolue. C'est étrange parce que les gens qui étaient présents riaient, me semble-t-il, parce qu'ils étaient submergés par l'émotion. Kerouac, ayant gardé son français contre vents et marées, cela les a touchés au plus haut point. Le fils de Gabrielle-Ange Lévesque de Saint-Pacôme (on ne peut pas être plus catholique) était revenu à eux intact. C'est le retour de l'immigrant qu'ils fêtaient, même si ce dernier est né à Lowell, dans le Massachusetts, et qu'il mourra en Floride.

Par sa timidité agressive, ses tics du visage, et cette façon de se tenir de biais avant de se tourner brusquement vers l'interlocuteur, Jack Kerouac m'a rappelé tant de gens au Québec dont Gaston Miron. Kerouac a abondamment parlé de sa jeunesse, de ses parents, du quartier français de Lowell. Il semblait modeste, comme un fils talentueux dans une réunion de famille. Il paraissait si heureux aussi de parler français à Montréal. Il ne s'agissait pas d'une langue, mais de la mémoire d'un peuple. Je regrette qu'on ait obéi à la règle et que cette conversation fut coupée par le fait stupide qu'il fallait passer à autre chose, à une chose dont on ne se souvient plus aujourd'hui.

Le désespoir

Vous aurez du mal à croire que la plus profonde réflexion sur cette question qui nous taraude depuis un moment déjà vient d'un jeune Haïtien de 22 ans, et qu'il l'a écrite le 16 septembre 1929. Le jeune Jacques Roumain, qui publiera plus tard ce roman emblématique *Gouverneurs de la rosée*, tenait, à l'époque, une chronique quotidienne dans un journal de Port-au-Prince qui s'appelait *La Presse*. Je vous en cite un extrait et vous jugerez.

«Il n'est pas de pire défaut que l'intolérance: c'est un manque d'intelligence. Naturellement ne l'allez point confondre avec le fanatisme auquel elle ressemble. Le fanatisme est une exaltation et l'intolérance une insupportable exagération.

Mais de toutes les intolérances, la plus repoussante est certainement celle qui pousse les hommes à s'entredéchirer pour une idée religieuse. Je trouve parfaitement absurde qu'on arrive au meurtre pour sa religion et tout spécialement sot qu'on meure pour elle.

Le but de toutes les religions n'est-il pas le bonheur? Le désir du bonheur est désespéré et tout désespoir atteint un sommet qui ne peut être ni plus ni moins élevé par rapport à un autre. Le désespoir est la seule marque d'égalité entre les hommes.»

Voilà un mot dont je n'avais pas entendu l'écho depuis un moment: égalité.

PHOTO DE LA SEMAINE



Luciano Pavarotti, ci-dessus au sommet de sa gloire, en 1984, dans une performance à l'Opéra de Chicago, est décédé jeudi à l'âge de 71 ans des suites d'un cancer du pancréas.

PHOTO AP, DAN REST



PHOTO ARMAND TROTTIER. LA PRESSE

«Elles sont où les blondes de militaires ou les mères ou les pères ou les frères qui disent : moi, j'espère que ce membre-là de ma famille ne va pas mourir, mais je considère qu'il n'est pas là pour les bonnes raisons?» demande le politologue Francis Dupuis-Déri, dont la sœur militaire est en Afghanistan.

Au front avec Francis Dupuis-Déri

Voici le premier d'une série d'entrevues réalisés par notre chroniqueuse Rima Elkouri. Ses tête-à-tête seront publiés tous les dimanches, dans le cahier Plus Lectures.



RIMA ELKOURI
TÊTE-À-TÊTE

En juin, peu de temps avant le départ des soldats de Valcartier pour l'Afghanistan, Francis Dupuis-Déri écrivait une lettre publique à sa sœur militaire qui s'apprêtait à aller au front. Sans mâcher ses mots, il lui expliquait pourquoi il était contre sa présence en Afghanistan.

«On vous aura dit que vous partez pour aider à consolider la paix (en faisant la guerre?) et protéger le peuple afghan (en occupant et en bombardant le territoire?) contre des combattants venus de l'étranger (et vous, d'où venez-vous?). Combien d'entre vous reviendront dans des cercueils ou avec des blessures et des handicaps physiques et psychologiques? Combien d'entre vous seront devenus des assassins?» demandait-il.

Quelques jours plus tard, sa sœur, Catherine Déri, lui répondait, dans une lettre empreinte de candeur et de respect.

Un grand frère, une petite sœur. Lui, intellectuel de gauche, pacifiste, antimilitariste. Elle, militaire convaincue, idéaliste. Un échange épistolaire qui mettait en parallèle deux façons de rêver la même paix, deux univers irréconciliables, liés malgré tout par un amour fraternel. Une manière forte de poser les bases d'un débat sur la mission canadienne en Afghanistan en naviguant du personnel vers le politique.

Deux mois et demi plus tard, c'est un Francis Dupuis-Déri un peu dépassé par cette affaire que je rencontre au café L'Apothicaire de la rue Beaubien. D'abord, il ne s'attendait pas à ce que sa sœur lui réponde. Ensuite, il ne s'attendait pas à ce que ça fasse autant

de vagues dans les médias. Quand je lui dis qu'au-delà du *human interest*, sa façon de poser le débat a suscité une réflexion intéressante, un long silence embêté s'ensuit. «Je sais que j'ai joué cette carte-là, mais ce n'était pas vraiment conscient, dit-il. Je n'avais pas mon équipe de marketing avec moi qui m'a dit: on va jouer la carte du *human interest*. Et là, je suis pris à gérer ça. Un, ce n'est pas à ça que je veux jouer nécessairement, parce que je veux davantage débattre au niveau des idées. Deux, je ne veux pas parler au nom de ma sœur ou au nom de mes parents.»

Francis Dupuis-Déri, verbomoteur militant de 41 ans, a plusieurs cordes à son arc. Professeur de science politique à l'UQAM, il est aussi écrivain, cofondateur des Zapartistes (groupe d'humoristes engagés), collaborateur au journal satirique *Le Couac*, ex-membre de

«L'armée, ce n'est pas un club de philatélie. Ils ne s'en vont pas à la chasse aux papillons.»

La coalition Guerre à la guerre, membre de l'Institut de recherches et d'études féministes, militant contre la répression policière...

Son scepticisme devant les discours militaristes est né bien avant le départ de sa sœur en Afghanistan. Le 12 septembre 2001, au lendemain des attentats du World Trade Center, il devait se rendre aux États-Unis. Il roulait vers la Californie en écoutant les tribunes téléphoniques américaines. Sa méfiance face à la riposte est née là, dans la voiture, en entendant les réactions de colère et de vengeance de «la plus grande puissance du monde qui se faisait avoir par des exactos».

Francis Dupuis-Déri aime qu'on appelle un chat un chat et une guerre une guerre. Quand Jean Charest parle des soldats de Valcartier comme du «bras agissant du pacifisme québécois» ou que le ministre Michael Fortier lui lance au *Point* que la mission en Afghanistan «n'est pas une guerre», il sourit et s'énerve en même temps. Ben voyons! «L'armée, ce n'est

pas un club de philatélie, dit-il. Ils ne s'en vont pas à la chasse aux papillons.»

Le discours de légitimation de la guerre en Afghanistan est tissé de mensonges, observe le politologue, qui termine un essai sur le sujet. L'un d'entre eux consiste à dire que le Canada n'est pas là pour faire plaisir aux États-Unis. «Un truc qu'on nous dit beaucoup en ce moment, c'est que c'est différent de l'Irak et que le Canada est autonome là-dedans. C'est faux! Le 8 octobre 2001, Jean Chrétien fait des déclarations. Tout de suite, 2000 soldats sur navire sont déployés dans le golfe Persique pour aider l'opération militaire américaine en Afghanistan et, en début 2002, environ 800 soldats canadiens sont envoyés dans le sud en Afghanistan. Plus le temps passe, plus il y a un malaise... On met le parapluie de légitimité qui est l'OTAN. Les Canadiens sont toujours là, mais changent de commandement. On ne va pas me faire croire qu'on n'est pas dans le même sillon.»

Le volet humanitaire de la mission, souvent brandi pour mieux la vendre, Francis

silence précède une première réponse. «La guerre pour battre Sauron dans le *Seigneur des Anneaux*?» Sur un ton plus sérieux, le politologue se dit conscient que la politique ne peut pas se faire sans rapports de force. «Je ne suis pas un pacifiste dans ce sens-là. Dans ma perspective des mouvements sociaux, je vais rarement condamner l'action directe ou la perturbation, parce que je considère que beaucoup de nos droits sociaux n'ont pas été gagnés en faisant des vigiles aux chandelles ou en signant des pétitions, mais parce que des gens ont fait de la perturbation. Sans cela, il ne se passe rien. Au niveau des relations internationales, c'est la même chose... Le problème, c'est que selon mes principes plus libertaires ou égalitaires, je me méfie de l'État et des institutions hiérarchiques.»

L'État, dans ce cas comme dans bien d'autres, a ici des intérêts qui n'ont rien à voir avec les beaux principes qu'il prétend défendre, explique-t-il. «Aucun chef d'État ne va dire: nous, on va faire une guerre sale, on va juste massacrer du monde, on va juste prendre des richesses du monde, puis on va dire à nos soldats de violer les femmes, parce que c'est ça qu'on veut faire. (...) Tous les politiciens vont présenter leur guerre comme une défense de la nation ou de la civilisation, du droit, de la justice et de l'honneur.»

Francis Dupuis-Déri espère que la lettre à sa sœur pourra inciter d'autres membres de familles de soldats canadiens à soulever des questions par rapport à la mission. «Elles sont où les blondes de militaires ou les mères ou les pères ou les frères qui disent: moi, j'espère que ce membre-là de ma famille ne va pas mourir, mais je considère qu'il n'est pas là pour les bonnes raisons? Ce qu'on entend, c'est l'inverse: c'est l'honneur, la fierté, la démocratie qu'on construit. "Il est mort en aimant ce qu'il faisait". Sur les 2500, ils sont tous convaincus que c'est ce qu'ils font en ce moment?»

Sont-ils convaincus ou sentent-ils qu'ils n'ont d'autre choix que de se convaincre? La question est demeurée sans réponse. Dans les haut-parleurs du café, Jean Leloup chantait: «Allez hop! Un peu de sincérité. Le monde est à pleurer...»

Dupuis-Déri le qualifie d'arnaque. «Ça cache le fait qu'une somme minimale est consacrée à l'aide au développement par rapport au gaspillage phénoménal de milliards pour l'armement.»

La guerre pour sauver les femmes, il n'y croit pas davantage. «Si la Maison-Blanche, par un effet de sorcellerie incroyable, avait décidé de réviser son protocole d'intervention militaire dans le monde et de maintenant faire la guerre pour sauver les femmes – ce serait une première dans l'histoire de l'humanité –, il faudrait qu'elle explique à la population pourquoi elle vient d'accorder 20 milliards de dollars en armement à l'Arabie Saoudite, par exemple, où les droits des femmes sont aussi mal en point qu'en Afghanistan. Il faudrait aussi bombarder l'Arabie Saoudite, les Émirats arabes unis, le Koweït...»

Ce serait quoi une guerre légitime aux yeux de Francis Dupuis-Déri? Un long

CARICATURES DE LA SEMAINE

La Presse publie chaque semaine une sélection des dessins des caricaturistes de nos partenaires du réseau Gesca.



CYBERPRESSE

Voyez les dessins parus, jour après jour, dans *La Presse*, *Le Soleil*, *Le Droit*, *La Tribune* et *Le Nouvelliste*, sur www.cyberpresse.ca

PLUS LECTURES

SIGNET

Souvenirs
d'un été
qui s'achève...



CHANTAL GUY

À chaque rentrée, je n'y peux rien, j'ai la chanson *Les jardins du Luxembourg* de Joe Dassin en tête. Il y a des étudiants qui rêvent qu'ils ont fini leurs études et des professeurs qui rêvent qu'ils les commencent... Puis, les violons partent, dans une sorte de spleen gluant qui rend fou: encore un jour sans amour... Insupportable.

Dassin en écho pendant que je fais le tri dans mes tiroirs remplis de livres. Il faut bien faire de la place pour les nouveaux arrivages. J'ai une pensée pour tous ces auteurs dont nous n'avons pas parlé et dont nous ne parlerons pas. C'est incroyable tout ce qui se publie, ils sont plus nombreux chaque année. Pas le choix de faire des choix. Et il faut vraiment avoir la foi pour envoyer aux médias, en pleine rentrée littéraire où les éditeurs alignent leurs gros canons, un livre intitulé (disons) *Rions avec le Parkinson*.

Cet été, un étudiant d'origine congolaise a déposé à Bruxelles une plainte contre l'album *Tintin au Congo* de Hergé, qu'il qualifie de raciste et de xénophobe, et qu'il souhaite retirer de la circulation. En Angleterre, la chaîne de librairies Borders a décidé de ranger cette bédé dans la section «adulte», tandis que les distributeurs britanniques ont fait ajouter une banderole rouge avec cet avis: «Certains préjugés de l'époque peuvent choquer les lecteurs d'aujourd'hui.» Je n'ai jamais vraiment beaucoup aimé les Tintin, parce qu'il n'y avait pas de fille dans l'histoire, sauf la grosse Castafiore... J'y pense: en tant que femme, est-ce que je pourrais exiger le retrait d'un tas d'écrivains sexistes et misogynes des librairies? Oui mais... Pour être conséquente, il faudrait que je me dépouille d'au moins la moitié de ma propre bibliothèque. Peut-être la moitié que je préfère.

Une tante. Une cousine. Une amie. Ce sont toujours des femmes. Sur un ton empreint de mystère et de joie, elles me promettent une révélation qui m'apportera la fortune. Je leur réponds que les organisations pyramidales, ce n'est pas mon truc, et puis c'est interdit par la loi. Mais non, aucun rapport, c'est bien plus grand que ça, une espèce de bonheur absolu, tous les rêves sont permis, de la piscine hors terre à la guérison du cancer!

Ah. *Le secret* de Rhonda Byrne. Le succès de l'été, toujours au sommet des palmarès. Je l'ai lu pour savoir de quoi il retourne. En gros, il y aurait une loi de l'attraction; plus vous êtes positif, plus vous attirez les bonnes choses, comme un aimant. Mais pour cela, il faut éliminer les interférences: si vous voulez maigrir, évitez les gros; si vous voulez être en santé, évitez les malades; si vous voulez être riche, évitez les pauvres; si vous voulez être heureux, fermez la télé, n'ouvrez plus les journaux et ne vous souciez pas du sort du monde.

Excusez-moi, mesdames, mais mon fond chrétien est encore trop fort pour embarquer là-dedans et je n'ai pas envie de me défaire de mes amis gros, modestes ou dépressifs. Sans eux, le monde serait tellement plate que j'aurais envie de me flinguer.

Tous les matins à heure fixe, pendant que je lis, les enfants de la garderie de mon quartier passent devant ma fenêtre. D'habitude, ils gazouillent, ils babillent, mais cette semaine j'ai cru pendant un instant qu'on égorgeait des chats. Deux ou trois hurlaient leur mécontentement. Absorbée par un bon roman, j'avais presque oublié: la rentrée. Pour eux, cette fatalité est nouvelle. J'ai failli leur chanter: *Encore un jour sans amour*... Mais il ne faut pas en rajouter, quand même.

COURRIEL
Pour joindre notre journaliste:
cguy@lapresse.ca

DOSSIER

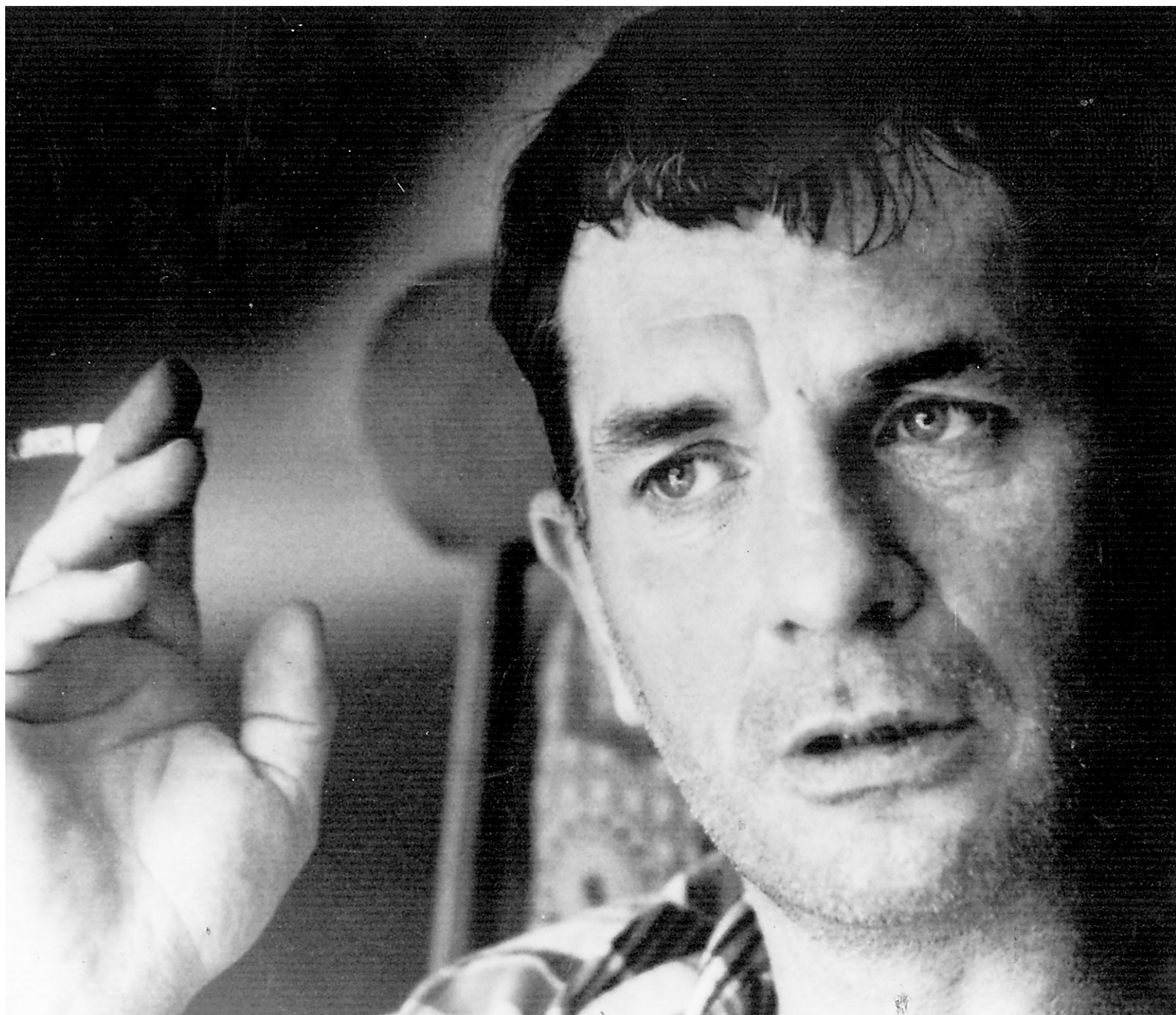
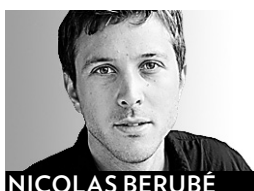
LES 50 ANS DE *ON THE ROAD*LES LEÇONS
DE KEROUAC

PHOTO SOCIÉTÉ RADIO-CANADA

Selon John Leland, journaliste au *New York Times* et auteur de *Why Kerouac Matters: The Lessons of On the Road*, Jack Kerouac était «un auteur travailleur, pas un vagabond qui passait sa vie à fêter. Il écrivait tout le temps. Il ne faisait que ça». À son avis, son chef-d'oeuvre est bien plus qu'une ode à la route et à la liberté: c'est une quête, un passage à l'âge adulte.



NICOLAS BERUBE

SAN FRANCISCO — Trois semaines, du café et de longs rouleaux de papier collés ensemble: c'est ce qu'il a fallu à Jack Kerouac, en 1951, pour taper *On the Road*, le livre qui l'a rendu célèbre, et qui a depuis trouvé sa place sur les étagères de milliers de jeunes à l'esprit aventurier.

Pour plusieurs, tourner les pages de *On the Road* a été un rite de passage. Un moment où tout semble s'envoler et tomber en place à la fois. Bob Dylan a un jour écrit que le livre de Kerouac a été pour lui «une bible». Le claviériste des Doors, Ray Manzarek, attribue à *On the Road* l'existence même du groupe, né à Venice, en Californie, huit ans après la sortie du livre.

Or, *On the Road* n'est pas qu'une ode à la route et à la liberté, croit John Leland, journaliste au *New York Times* et auteur de *Why Kerouac Matters: The Lessons of 'On the Road' (They're Not What You Think)*, qui vient de paraître chez Viking Press.

Comme bien d'autres, M. Leland a lu *On the Road* pour la première fois quand il avait 19 ans. «Kerouac parlait des filles, des beuveries, des voyages à travers le pays. Tout ça, toute cette énergie, c'est très attirant quand vous avez 19 ans», dit-il, en entrevue avec *La Presse*.

En relisant le livre 20 ans plus tard, M. Leland y a vu un ouvrage beaucoup plus profond. «J'ai vu qu'il y avait plusieurs niveaux de lecture. Il n'y a pas seulement l'aspect rock'n'roll amené par Dean Moriarty, mais aussi l'histoire de Sal (NDLR: Jack Kerouac). Sal est attiré par la liberté, oui, mais c'est d'abord quelqu'un qui se cherche, un jeune qui veut devenir un homme. Pour moi, c'est ça *On the Road*: un passage à l'âge adulte.»

Quête de sens

On the Road a 50 ans ce mois-ci. Un peu partout aux États-Unis, des journalistes, des auteurs et des commentateurs font des

pièdes et des mains pour expliquer en quoi le livre a changé la littérature américaine.

À San Francisco, la librairie où les poètes beat se rencontraient, City Lights Bookstore, tient ce mois-ci des lectures publiques et des soirées ayant pour thème l'œuvre de Kerouac.

La présence des poètes de la «Beat Generation» est facile à imaginer dans les rues étroites de North Beach, le quartier italien de San Francisco, où est située la librairie City Lights. Les immeubles centenaires n'ont pratiquement pas changé depuis l'époque où Jack Kerouac, William Burroughs, Allen Ginsberg et d'autres poètes et écrivains «Beat» y louaient des chambres, à la fin des années 50 et au début des années 60.

Aujourd'hui, la ruelle qui jouxte le City Lights Bookstore est officiellement nommée «ruelle Jack Kerouac». Dans les pavés

sont gravés certains vers du poète, accompagnés de leur transcription en mandarin – la ruelle traverse le quartier chinois.

Au coin de la rue, le Musée Beat, ouvert en janvier 2006, propose une rétrospective de l'œuvre de Kerouac. Plusieurs objets ayants appartenu à l'auteur sont exposés, dont des lettres manuscrites et différentes éditions originales des livres de Kerouac.

Pour le fondateur du musée, Jerry Cimino, «l'influence de Kerouac est difficile à décrire tellement elle est grande».

«Grâce au musée et à la boutique, nous avons la chance de rencontrer des visiteurs de partout dans le monde. C'est impressionnant de voir à quel point les gens ont été marqués par *On the Road*. Tous les auteurs rêvent d'écrire une œuvre aussi universelle», ajoute-t-il.

Éviter la nostalgie

La vie bohémienne et nomade, voire hédoniste, associée au mouvement de la «Beat Generation» ne résiste pas à l'examen des faits, croit John Leland, qui sera à San Francisco cette fin de semaine pour participer à une discussion sur *On the Road*.

«Jack Kerouac était un auteur travailleur, pas un vagabond qui passait sa vie à fêter. Kerouac écrivait tout le temps. Il ne faisait que ça. Et il était beaucoup plus conservateur que les gens se l'imaginent. Il vient d'une famille de cols bleus, il a été dans la marine de guerre, dans la marine marchande... On voyait chez lui un amour patriotique du pays, cet amour particulier qu'ont les immigrants pour leur pays d'adoption.»

Aujourd'hui, dit-il, cela ne servirait plus à rien d'essayer de refaire le voyage de Kerouac, en stop et en autocar, de New York à San Francisco.

«Ce serait de la nostalgie, explique M. Leland. Mais ce n'est pas ce que Kerouac nous invite à faire. Pour lui, la route est un moyen de faire des découvertes sur lui-même. Il fait une recherche spirituelle, il ne sait pas quel type d'homme il veut être. C'est en cela que le livre est important. La route lui permet de faire une quête. Mais la route n'est pas une fin en soi.»



Jack Kerouac en 1962.

PHOTO AP

COURRIEL
pour joindre notre journaliste
nicolas.berube@lapresse.ca



PHOTO AP PHOTO AFF

Le manuscrit original du roman, fait de longs rouleaux de papier collés ensemble, a été acheté en 2001 par un particulier pour la coquette somme de 2,4 millions. Le public pourra le voir à New York en novembre 2007 à l'exposition *Beatific Souls: Jack Kerouac's On the Road*. Cette version, qui a été censurée à l'époque, est enfin publiée intégralement chez Viking Press.

On the Road en 2007: une œuvre vivante

NICOLAS BÉRUBÉ

SAN FRANCISCO— Il a fallu six ans à Kerouac pour trouver un éditeur intéressé à publier *On the Road*. La version qui a été mise sous presse en 1957 a été considérablement modifiée: les jurons et les passages osés ont été retirés pour ménager les susceptibilités de l'époque (et éviter les poursuites).

Pour souligner le 50^e anniversaire de la publication du livre, Viking publie donc la version intégrale de *On the Road*. Le nouveau récit est plus coloré, et les changements aident à lui donner un aspect plus contemporain.

Dans la nouvelle version, les amis de Jack sont nommés par leur vrai nom – Allen Ginsberg, William Burroughs, Neal Cassidy – au lieu des pseudonymes utilisés depuis 1957.

Après un demi-siècle d'existence, le livre phare de l'œuvre de Kerouac est plus que jamais d'actualité. Francis Ford Coppola travaille à produire une adaptation cinématographique de *On the Road*, qui sera réalisée par Walter Salles. M. Salles est connu pour avoir porté à l'écran un autre voyage célèbre: *The Motorcycle Diaries*, le récit de Che Guevara sur les routes d'Amérique du Sud.

On the Road en français?

D'APRÈS LA PRESSE CANADIENNE ET L'AFP

Mercredi, une soixantaine de lecteurs ont participé à un marathon de lecture dans la ville natale de Kerouac, à Lowell, au Massachusetts, comme on peut le voir sur la photo ci-dessous. Pendant 12 heures, des poètes, des politiciens et des admirateurs

ont lu à tour de rôle des passages de *On the Road*, pour souligner le 50^e anniversaire de ce livre mythique. Quand on pense que cette lecture aurait pu se faire en français... Car cette semaine, on apprenait que Jack Kerouac, dont on ne manque jamais chez nous de souligner les origines canadiennes-françaises, avait commencé à rédiger son roman-culte

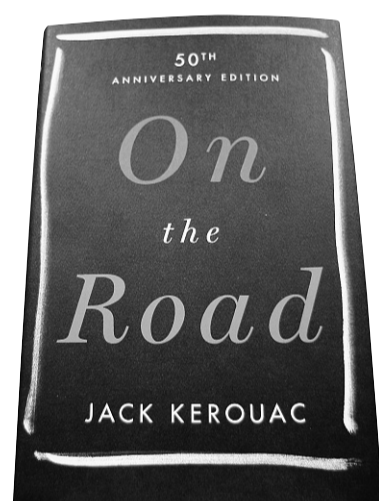
dans sa langue maternelle. Dans un fond d'archives à New York, on trouve une première version, en français, du chef-d'œuvre de Kerouac, un manuscrit d'une dizaine de pages qui aurait été rédigé en janvier 1951, quelques mois avant qu'il n'attaque la version anglaise. Dans un autre manuscrit intitulé *Les travaux de Michel Bretagne*, aussi daté de

1951, Kerouac évoque son rapport au français: «J'suis Canadien français, mis au monde à New England. Quand j'fâché j'sacre souvent en français. Quand j'rève, j'rève souvent en français. Quand je braille, j'braille toujours en français.» Un autre texte écrit en français, *La nuit est ma femme*, avait déjà été publié en juin 1996 dans *La Nouvelle Revue Française*.



PHOTO AP ADAM HUNGER

Parmi les nombreuses manifestations entourant le 50^e anniversaire de la publication de *On the Road* se tenait mercredi dernier une lecture ininterrompue du roman à Lowell, au Massachusetts, la ville natale de l'écrivain.



JACK KEROUAC

Nom complet: Jean-Louis Lebris de Kerouac

Naissance: 1922, à Lowell, au Massachusetts

Décès: 1969 à St. Petersburg, en Floride

Les parents de Kerouac étaient des immigrants canadiens-français. Kerouac lui-même n'a appris l'anglais qu'à partir de l'âge de 6 ans.

Pour écouter une entrevue en français donnée par Jack Kerouac à Fernand Séguin en 1967, tapez «Séguin rencontre Kerouac» dans le moteur de recherche du site Radio-Canada.ca.

AU PIED DE LA LETTRE ALEKSI K. LEPAGE, COLLABORATION SPÉCIALE



1 MIDI LITTÉRAIRE AVEC MICHEL TREMBLAY

Michel Tremblay sera le premier écrivain à participer aux entrevues des Midis littéraires de la Grande Bibliothèque, entretiens offerts en accès libre à tous les curieux le 13 septembre de midi 30 à 14h à l'auditorium de la bibliothèque. Dans les semaines et les mois qui suivront, d'autres auteurs se prêteront à l'exercice: Naïm Kattan le 10 octobre; Marie-Sissi Labrèche le 8 novembre; Neil Bissoondath le 6 décembre. Ces Midis sont animés par l'écrivain et journaliste Aline Apostolska. Info: 514-873-1100

PHOTO MARTIN CHAMBERLAND. LA PRESSE ©

2 ÇA ROULE POUR LA BAGNOLE

Voici un projet intéressant qui, promet-on, attirera la curiosité à la fois des professeurs, de leurs élèves et des jeunes en général. Les éditions de la Bagnole, dont le comédien Martin Laroque est éditeur, propose une nouvelle collection (après les collections Klaxon, Taxi, Bazou et Parking) très justement intitulée Gazoline: quatre «romans de genre» par quatre auteurs qui s'y connaissent. Les écrivains sont libérés de toute contrainte hormis celle de respecter les codes spécifiques du genre qu'ils approchent. Patrick Senécal offre *Sept comme SETTEUR* (y sera-t-il question du fameux Bonhomme?); Bryan Perro propose *En mer*; Sonia Marmen l'intrigant *Guillaume Renaud*, et Benoît Bouthillette *La nébuleuse du chat*. Pour en apprendre un peu plus sur cette machine, visitez le site www.leseditionsdelabagnole.com

3 ET LES GAGNANTS SERONT...

L'illustre Académie des lettres du Québec remettra bientôt ses prix annuels, et sa fameuse médaille dont on sait déjà qu'elle ira à Jacques Godbout pour l'ensemble de sa carrière. L'événement, animé par Jacques Allard, aura lieu à l'auditorium de la Grande Bibliothèque le mercredi 19 septembre dès 17h, et accueillera les finalistes, chacun dans sa catégorie. Y seront les poètes François Charron, Guy Cloutier, France Mongeau, Jean-François Poupart et Diane-Ischa Ross. Chez les romanciers, on retrouvera André Laberge, Jacques Marchand, Andrée A. Michaud, Jocelyne Saucier et France Théorêt. Enfin, parmi les essayistes, Éric Gagnon, Charlotte Melançon et Yvon Rivard.

PLUS LECTURES

ROMAN QUÉBÉCOIS

Patrick Nicol

La notaire

LEMÉAC

Douce dérive

C'est un homme-enfant, il en a le charme et l'égoïsme naturel, même qu'il parle tout seul sans s'en rendre compte, perdu dans ses pensées. Un petit garçon dans la quarantaine, qui a grandi dans un univers de femmes – ses sœurs, sa mère – le père ayant disparu trop tôt. Dans une perpétuelle langueur, une interminable sensualité, qui ont toujours été récompensées. Il constate : « S'il s'est fait tout seul, il ne s'est jamais terminé. »

Les femmes succombent, il s'offre sans résistance, puis les laisse tomber sans méchanceté, par inattention. Pour lui, cela va de soi : tout lui est dû. Ainsi, c'est sa compagne Marie qui comprend, avant lui, qu'il ne l'aime plus. Elle le laisse partir, et l'amante devenue mère l'aide même à s'installer dans cette maison qu'il s'achète dans le quartier de son enfance. Il y découvre des photographies du chérubin qu'il a été (et qu'il se croit toujours) ainsi que des enfants qu'il a fréquentés, prises par l'an-

cienn propriétaire des lieux. Cela fait remonter quelques souvenirs un peu flous, voire nébuleux. On dirait bien que tout ce qu'il a retenu du passé, ce sont les jeux de docteur et le plaisir d'avoir été le centre de l'attention. Il n'existe que dans le regard de l'autre, sans être vraiment de la race des quémandeurs, puisqu'il est, de toute façon convaincu que tout le monde n'a d'eux que pour lui...

Mais cette maison est-elle vraiment la sienne? Il ne sait pas l'habiter. Marie la décore pour lui. Et la notaire qui la lui a vendue, devenue facilement (trop facilement) sa maîtresse, la meuble de sa présence, quand elle daigne passer. Sinon, il ne fait rien d'autre qu'attendre de vivre, sans souffrir, on dirait. Sauf qu'il est de moins en moins évident, au fur et à mesure qu'on lit ce court roman, que la notaire le visite par plaisir, encore moins par amour. Il ne devine pas à quel point cette femme est la moins dupe de toutes.

Il est aussi de plus en plus évident à la lecture de *La notaire* que Patrick Nicol (*Les années confuses*, *Paul Martin est un homme mort*) livre ici l'un des romans forts de la rentrée, qu'on n'est pas près d'oublier. C'est un petit bijou de concision, malgré la mémoire défaillante et la mollesse du personnage principal; Nicol maîtrise parfaitement l'art de l'ellipse. On se laisse porter d'une psyché à l'autre, en douceur, sans aucune impression de rupture; on se laisse prendre par ce récit comme se laisse prendre cet homme, pour au bout du compte l'abandonner à ses illusions quand arrive la notaire, qui amène un suspense dans l'histoire. Peut-être parce qu'elle a un but, ce qu'il n'a jamais eu.

– Chantal Guy

LA NOTAIRE

Patrick Nicol, Leméac, 133 pages

ENTREVUE / Jean-François Nadeau

Bourgault, l'« homme-événement »

Pour son *Bourgault*, première biographie du leader indépendantiste québécois disparu en 2003, Jean-François Nadeau a pris le chemin classique des historiens : « J'ai essayé de trouver les moments forts de la trajectoire de l'homme. » Celle de Pierre Bourgault – comédien raté, penseur politique, flambeur, tribun d'exception, homosexuel, journaliste et professeur – n'en manquait pas...

DANIEL LEMAY

Aux Fêtes, à la fin de 2003, Jean-François Nadeau a relu ses 100 pages et il s'est dit : « On a affaire à une biographie. » Pierre Bourgault était mort en juin et Nadeau, directeur des pages culturelles du *Devoir*, est parti en vacances avec, dans son portable, les textes du cahier spécial que son journal avait consacré à l'illustre défunt. Une base vite augmentée par ses propres recherches, documentaires et autres.

Beaucoup de choses reliaient Nadeau à l'ancien chef du Ralliement pour l'indépendance nationale (RIN). D'abord, les deux hommes viennent de Cookshire, dans les Cantons de l'est, information qui est livrée au lecteur dans le tout premier paragraphe de *Bourgault*, lancé jeudi chez Lux Éditeur et présenté d'emblée comme le « livre-événement » de la rentrée.

Les deux hommes s'étaient par ailleurs rencontrés en 1999 quand VLB Éditeur avait demandé à Nadeau de « faire le

ménage » dans les chroniques que Pierre Bourgault signait alors au *Journal de Montréal* – il y restera jusqu'à sa mort – et qu'il avait données à l'éditeur pour rembourser une avance pour un livre dont il n'avait jamais écrit une ligne.

Historien et politologue de formation, Jean-François Nadeau se retrouvait donc devant un sujet inédit – toujours une belle qualité – où pouvaient se fondre ses deux passions... et bien d'autres encore. « Dans Bourgault, il me semblait qu'il y avait plus que Bourgault en soi; à travers lui, on avait l'évolution de toute la société. C'était un homme qui marquait sa société mais qui l'exprimait aussi. Particulièrement dans les années 60, où il est l'expression d'un changement profond de son peuple. À tous égards : politique, social, urbain. »

À son tour, le biographe – ou l'historien : il s'agit d'un seul et même homme – fait face au défi d'exprimer la réalité plurielle d'un homme où alternent triomphes et déboires, le coup de gueule cachant souvent l'indici-

ble. « Chaque homme a ses zones d'ombre... »

Pour Jean-François Nadeau, la biographie peut être de deux types. « Très libre », la biographie « à la française » est une œuvre d'intellectuel où le propos de l'auteur prime souvent sur la réalité propre de son personnage. Dans la bio « à l'américaine », par ailleurs, la « volonté exhaustive de couvrir tous les aspects du personnage donne lieu à des débordements », poussant l'essentiel à s'égarer dans la futilité du détail. Et Nadeau de citer en exemple ce *Jean Cocteau* de Claude Arnaud, publié l'an dernier chez Gallimard.

Par le détail – Nadeau a réalisé 140 entrevues! –, son *Bourgault* serait plus de facture américaine s'il ne faisait intervenir une forme plus ancienne, encore populaire en France et au Québec, nous dit-il, et dans laquelle, parfois avec des éléments romancés – absents ici – l'auteur présente « un personnage dans son univers ». Comme *Maurice Duplessis et son temps* de l'historien franco-québécois Robert Rumilly (1897-1983) à qui Nadeau a consacré sa

thèse de doctorat. Dans *Bourgault*, dira l'auteur, « on a l'histoire du Québec à travers un seul homme et on a un personnage plus grand que nature. C'est un livre destiné à un large public ».

Les plus vieux lecteurs de *La Presse* se rappelleront peut-être le Pierre Bourgault journaliste qui, au début des années 60, écrivait dans le supplément couleur du samedi (l'ancêtre de *Perspectives*, disparu au début des années 80). « Tous ses textes parlaient de politique sans en parler. Il allait faire un truc sur la boîte et revenait avec une entrevue de Reggie Chartrand! » (NDLR: le leader des Chevaliers de l'indépendance, une faction « musclée » du mouvement indépendantiste). « Il est indéniable, souligne Nadeau avec force (sourires), que la montée des idées du RIN est due en bonne partie à *La Presse*. »

Des surprises? « Oui. Le Bourgault que je présente n'est pas du tout l'homme que j'avais imaginé au départ. Il est moins déraisonnable mais plus complexe; Bourgault s'est fait connaître par la politique en descendant

dans la rue mais il voulait avant tout être comédien. Il a d'ailleurs fréquenté des artistes toute sa vie: il aimait s'entourer de gens connus. Il a écrit des chansons, pour Charlebois – *Ent-deux joints*, c'est lui – pour Steve Fiset aussi. J'ai aussi été surpris par le fait que sa vie était très compartimentée: il était la zone-tampon de plusieurs univers qui ne se rencontraient pas. »

Par contre, entre René Lévesque, « politicien formé au Parti libéral », et Pierre Bourgault, « animal politique dans le sens grec », pas de tampon: le face-à-face était continu et certains épisodes documentés par Nadeau surprennent par leur cynisme. « Bourgault a toujours diminué les différends et la détestation mutuelle qui existaient entre eux. »

Au final, Jean-François Nadeau considère l'apport global de son personnage au Québec « beaucoup plus vaste » que celui que, même dans les pires moments, Pierre Bourgault a toujours appelé « Monsieur Lévesque ».

LIRE LA CRITIQUE EN PAGE 10

CONCOURS DÉCOUVRIR L'ARCTIQUE ET PERDRE LE NORD!

Gagnez une croisière pour deux personnes jusqu'au légendaire passage du Nord-Ouest dans l'Arctique.

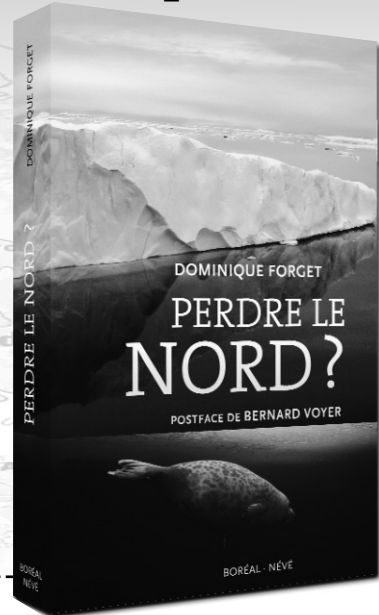
CRUISE NORTH
L'EXPÉRIENCE

www.croisieresnord.com

FIRST AIR
The Airline of the North
www.firstair.ca

Soyez aux premières loges pour découvrir une des régions les plus inexplorées de la planète.

Un voyage unique à la rencontre de l'histoire, de l'exploration et de la culture millénaire des Inuits.



En librairie le 25 septembre 2007

Retournez ce coupon dûment rempli à :

Concours Découvrir l'Arctique et Perdre le Nord! C.P. 11051, succ. Centre-Ville, Montréal (Québec) H3C 4Y7 ou remplissez le formulaire d'inscription au concours sur cyberpresse.ca/nordouest.

Le voyage comprend une croisière de neuf (9) jours pour deux (2) personnes dans l'Arctique, ainsi que le transport aérien aller-retour de Montréal en septembre 2008. Ce voyage est offert par Cruise North Expeditions et First Air. Règlements complets à *La Presse* et sur cyberpresse.ca. Les fac-similés sont refusés. Le tirage aura lieu le vendredi 28 septembre 2007 à *La Presse*. Valeur totale approximative des prix offerts 10 000 \$.

Nom : Âge :

Adresse : App. :

Ville : Code postal :

Tél. : (jour) (soir) :

Courriel :

Répondez à la question suivante : Dans quel océan se situe le pôle Nord?

LA PRESSE

cyberpresse.ca

NÉVÉ
ÉDITEURBoreál
www.editionsboreal.qc.caLP^{CA}
Société Makivik
Makivik Corporation

PHOTO LA PRESSE ARCHIVES ©

« Le Bourgault que je présente n'est pas du tout l'homme que j'avais imaginé au départ. Il est moins déraisonnable mais plus complexe », affirme Jean-François Nadeau.

ROMAN ÉTRANGER

Un mythomane de génie

CHARLES DANTZIG

Je m'appelle François

roman



Une histoire invraisemblable, et pourtant. Qui n'est pas mythomane? Qui n'a jamais rêvé d'être un autre? Et alors on joue à l'imposture, à être quelqu'un qui n'a rien de commun avec soi, petit garçon banal. M. Dantzig exploite cette idée assez enfantine, à laquelle il va donner une existence. Plusieurs existences. Dantzig a une imagination frétilante. Comme il le dit, «je m'appelle François est peut-être la seule phrase où je n'aie jamais menti dans ma vie». Tous les personnages de ce roman vont en effet s'appeler François. Le nom de famille suivra, et l'on vous assure que ce ne sera pas triste.

Ah ça, Dantzig nous surprend! Il passe sans prévenir d'un François à un autre. Il se procure (on ne sait trop comment) une identité nouvelle, l'automobile qui va avec, et vogue la galère. Il écrit, dit-il, un guide des endroits les plus désagréables de Paris. Il apprend un accent nouveau, un accent parisien tout neuf (lui qui vient de Tarbes,

dans les Pyrénées) ... Un autre soir, le voilà étudiant en droit, producteur sur France Musique, ou encore il est un «nez» pour une multinationale alimentaire qui cherche à rendre ses yaourts sexy (!) ou encore assistant d'un metteur en scène de cinéma... Ainsi de suite. Il y a des dizaines d'identités nouvelles, toutes très branchées, qu'il endosse sans sourciller et qu'il réussit à faire croire avec une facilité incroyable. Même à ses conquêtes féminines, auxquelles il ne fera jamais connaître son véritable nom. Il a tellement de talent. Il est beau, intelligent. Surtout, il a compris que le plus gros mensonge, s'il est bien amené, est le plus crédible. L'existence médiocre qui l'attendait, il la refuse et s'en invente de nouvelles.

Le plus fort, c'est que sa machinerie fonctionne à merveille. Les fortunes qu'il se prête vont accourir à lui, dociles. Les ennuis aussi. Mais cela, ce n'est rien. Il suffira de disparaître,

de renaître un peu plus loin, avec un autre nom. Il suffit d'acheter aux puces des photographies anciennes et de les faire encadrer d'argent avant de les poser sur la cheminée en marbre du studio qu'il vient de louer, dans un quartier où il ne connaît personne.

Ce roman est une petite merveille de critique de notre actuelle société où tout est factice, même les identités. Le lecteur un peu abasourdi passe d'un François au suivant, aux suivants, en France et en Amérique, et se délecte de la naïveté publique, que l'on ose appeler sottise. Un monde de bouffons, de clowns. On n'osera pas, cependant, vous dire comment cela finira.

— Jacques Folch-Ribas, collaboration spéciale

JE M'APPELLE FRANÇOIS

Charles Dantzig, Grasset, Paris, 316 pages

SIMON GIRARD / Dawson Kid

Chaos et K.-O.

JADE BÉRUBÉ COLLABORATION SPÉCIALE

Publié au Éditions du Boréal, Dawson Kid, de Simon Girard, nous atteint comme un coup de poing bien placé, sans possibilité d'esquive. Par la voix de Rose Bourassa, 20 ans, danseuse au Gold devenue insensible à la suite d'une avalanche de désillusions, l'auteur livre un premier récit audacieux s'inspirant du phénomène des fusillades.

Q On dit que vous avez écrit plusieurs livres, mais Dawson Kid est votre premier publié. Pourquoi? Qui est donc Simon Girard?

R Je suis un garçon de 28 ans qui sort de sa grotte. Il y a cinq ans, je me suis volontairement isolé dans le but d'écrire, en autodidacte car je n'ai fait que deux trimestres d'université. Et puis une promesse de contrat d'édition pour un des mes écrits est un jour tombée à l'eau. J'ai paniqué. J'ai alors écrit comme une machine, compulsivement, pour réparer. J'ai écrit environ six romans jusqu'à ce que Dawson Kid arrive.

Q Bien que la fusillade de Dawson ne soit qu'un des ressorts dramatiques, elle semble avoir été un moteur important de votre écriture...

R Oui, c'était un défi. Je ne voulais pas prendre le tueur comme protagoniste parce que ça aurait été trop facile. J'ai préféré une fille qui a le bagage émotif pour passer à l'acte mais qui est finalement prise de vitesse. Et je voulais qu'elle suscite notre empathie. Pour elle, la fusillade n'est qu'un révélateur qui finalement lui fait prendre un autre chemin. Un meilleur chemin que le tueur? Je ne sais pas. La beauté et l'horreur sont toujours dans la même pièce... L'autre défi était d'écrire une histoire complexe, précise, fine et en même temps accessible.

Q N'était-ce pas risqué que de se servir de cet événement jusque dans le titre?

R Oui. Et je ne suis pas une seconde gêné car je sais que c'est une bonne histoire. Je tenais à dénoncer le réflexe de la langue de bois que l'on retrouve après les tueries. Comme si on devenait tous des politiciens quand on en parle. Tout le monde dit la même chose convenue sur ces événements. Ma liberté de créateur a été piquée à vif. On a le droit d'avoir une version des faits différente.

Q Pourquoi avoir choisi de prendre la voix d'une jeune femme? Et comment être arrivé à une telle justesse?

R On m'a un jour fait réaliser qu'à travers l'autofiction, je n'écrivais toujours la même histoire. Ça ma fouetté. J'ai alors cherché à m'éloigner à tout prix de ma vie personnelle tout en continuant de raconter des choses qui me touchaient. Le personnage de Rose est né après avoir lu dans le journal un reportage sur les filles de gang. Pour la justesse, je crois que si on ne connaît pas bien le sujet, on est d'autant plus habile pour inventer ce qui peut remplir les trous. Quand tout est ancré dans la réalité, le fait de raconter l'histoire sur papier perd de sa fonction.

Q Votre personnage principal, Rose, s'inquiète de son insensibilité. Faites-vous le même constat?

R En quelque sorte oui. Je parle d'insensibilité comme je pourrais aussi parler «d'habitude». Quand on s'habitue, on réagit de moins en moins. Soudainement, on réalise qu'on est moins sur le mode de la découverte, de la sensation. La surexposition médiatique génère aussi cet état. C'est une façon de survivre mais c'est aussi une façon de dire: je vois ce qui se passe, je suis témoin, mais ça ne me regarde pas. Cette notion fait effectivement partie de l'aspect éditorial que j'ai voulu donner de l'événement de Dawson.



PHOTO FOURNIE PAR DIMEDIA

UN NOUVEAU LIVRE «CREUSE-MÉNINGES» PAR FABIEN SAVARY

LE MORDUS FABIEN SAVARY

SPÉCIAL JEUX DE LOGIQUE

Hanjie Sudoku Kakuro

RUDEL MÉDIAS LUDI PRESSE

En librairie • 9,95 \$ www.les-mordus.com

DU 12 AU 16 SEPTEMBRE

Le JOURNAL de JULES RENARD Jean-LOUIS TRINTIGNANT

AVEC Jean-Louis Bérard, Manuel Durand et Hélène Fillières

UNE PRODUCTION les visiteurs du soir

UNE PRÉSENTATION DU 13^e FESTIVAL INTERNATIONAL DE LA LITTÉRATURE (fiL)

EN COLLABORATION AVEC LE Studio littéraire de la Place des Arts

www.festival-fiL.qc.ca

Cinquième Salle Place des Arts 514 842.2112 1 866 842.2112 www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

PALMARÈS DES VENTES Renaud-Bray

27 août au 2 septembre 2007

Cette semaine 19 530 titres différents ont été vendus.

| | | | |
|---|--------------------|-----------------|--------------------|
| 1 LE SECRET | R. Byrne | Psychologie | Un monde différent |
| 2 SOUS ARBRE À PALABRES, MON GRAND-PÈRE... | B. Diouf | Roman | Les Intouchables |
| 3 LE PETIT LAROUSSE 2008 | Collectif | Dictionnaire | Larousse |
| 4 PARCE QUE JE T'AIME | G. Musso | Roman | XO |
| 5 RÉUSSIR SON EXAMEN D'ENTRÉE AU SECONDAIRE | Tchou / Tranquille | Jeunesse | Marcel Didier |
| 6 QUAND LES CONS SONT BRAVES | M. Petit | Science sociale | VLB |
| 7 L'ÉLÉGANCE DU HÉRISSON | M. Barbery | Roman | Gallimard |
| 8 À CIEL OUVERT | N. Arcand | Roman | Seuil |
| 9 L'ART DE CONJUGUER 2006 | Collectif | Grammaire | Hurtubise HMH |
| 10 MULTIDICT. DE LA LANGUE FRAN. | M.-É. De Villers | Dictionnaire | Québec Amérique |
| 11 LE PETIT ROBERT DE LA LANGUE FRAN. 2008 | Collectif | Dictionnaire | Le Robert |
| 12 HARRY POTTER AND THE DEATHLY HALLOWS | J.K. Rowling | Roman | Raincoast |
| 13 NOUV. GRAM. EN TABLEAUX 4 ^e éd. | M.-É. De Villers | Dictionnaire | Québec Amérique |
| 14 LE SECRET DU SECRET | K. Kelly | Psychologie | Jour |
| 15 LES ENFANTS DE LA LIBERTÉ | M. Lévy | Roman | Laffont |
| 16 4 FILLES ET 1 JEANS - Le dernier été, t. 4 | A. Brashers | Roman | Gallimard Jeun. |
| 17 ODETE TOULMONDE ET AUTRES HISTOIRES | E.-E. Schmitt | Roman | Albin Michel |
| 18 SECRET DES FLEURS, t. 2 - La rose noire | N. Roberts | Roman | Flammarion Qc |
| 19 LA CLÉ DE LA MAÎTRISE | C. Haanel | Psychologie | Le Dauphin Blanc |
| 20 THE SECRET | R. Byrne | Psychologie | Simon & Shuster |
| 21 2008: AU-DELÀ DU VOILE, DES ILLUSIONS... | Collectif | Religion | Arianela |
| 22 ASTÉRIX ET SES AMIS - Un hommage à Uderzo | Collectif | B.D. | Albert René |
| 23 ET SI C'ÉTAIT ÇA LE BONHEUR ? | F. Ruel | Roman | Libre Expression |
| 24 VOTRE GROSSESSE AU JOUR LE JOUR | L. Regan | Maternité | Hurtubise HMH |
| 25 AMOUR, CHOCOLATS ET AUTRES COCHONNERIES | E. Gauthier | Roman | Éd. de Mortagne |
| 26 ÉVANGÉLINE ET GABRIEL | P. Gill | Roman | Lancôt |
| 27 QUE LA FORCE D'ATTRACTION SOIT AVEC TOI | M. Cyr | Psychologie | Transcontinental |
| 28 LE BIEN DES MIENS | J. Bertrand | Roman | Libre Expression |

marie-luce béland

Une voix aux couleurs uniques! Marie-Luce Béland, la découverte de Steve Veilleux de *Kain*!

A l'envers 17,99\$

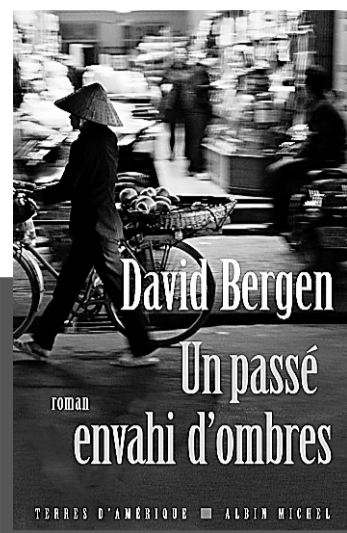
| | | | |
|---|------------------|---------------------|------------------|
| 29 LE MEILLEUR DE SOI | G. Corneau | Psychologie | L'Homme |
| 30 LA FIN DE L'ALPHABET | C.-S. Richardson | Roman | Boréal |
| 31 HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE | M. Biron | Critique littéraire | Boréal |
| 32 MAUDIT QUE LE BONHEUR CÔTE CHER ! | F. Ruel | Roman | Libre Expression |
| 33 LE VIDE | P. Sénécal | Science-fiction | Alire |
| 34 ECHO PARK | M. Connelly | Polar | Seuil |
| 35 MÉMOIRE CAVALIÈRE | P. Noiret | Biographie | Laffont |
| 36 OSCAR ET LA DAME ROSE | E.-E. Schmitt | Roman | Albin Michel |
| 37 COMMENT NOURRIR SON ENFANT, 3 ^e éd. | L. L.-Lagacé | Maternité | L'Homme |
| 38 FLEUR DE LYS | F. Ouellette | Roman | Libre Expression |
| 39 SOUTIEN-GORGE ROSE ET VESTON NOIR | R. Germain | Roman | Libre Expression |
| 40 POUR LE MEILLEUR ET POUR L'EMPIRE | J. Hawes | Roman | Éd. de l'Olivier |
| 41 EXCUSEZ-MOI MAIS VOTRE VIE ATTEND | L. Grabhorn | Psychologie | AdA |
| 42 LES CHEVALIERS D'ÉMERAUDE, t. 4 | A. Robillard | Science-fiction | de Mortagne |
| 43 ZONE GRISÉ | C. Brouillet | Polar | Boréal |
| 44 DE CHAIR ET D'ÂME | B. Cyrulnik | Psychologie | Odile Jacob |
| 45 GRANDIR, AIMER, PERDRE ET GRANDIR | J. Monbourquette | Psychologie | Novalis |

♥ Coup de Cœur ■ Nouvelle entrée ✦ Québécois

Un réseau de 24 librairies Service aux entreprises et aux institutions : 1 800 667-3628 renaud-bray.com

PLUS LECTURES

BIBLIO



UN PASSÉ ENVAHI D'OMBRES DAVID BERGEN ALBIN MICHEL

Le romancier David Bergen, qui vit à Winnipeg, a choisi comme sujet la guerre du Vietnam, plus de 30 ans après sa fin.

Le personnage central d'Un passé envahi d'ombres, Charles Boatman, est un ancien soldat américain, qui a ensuite déménagé en Colombie-Britannique, à la recherche de l'oubli.

Le ton est celui du mélodrame. Lorsqu'Ada et Jon arrivent à leur tour à Da Nang pour tenter de trouver leur père, ils croisent toutes sortes de personnages louches et divertissants.

Ada et Jon vont venir à bout du secret de la disparition de leur père. Mais ils auront plus de difficulté à vivre avec leur perte, et comprendre le sens de son geste.

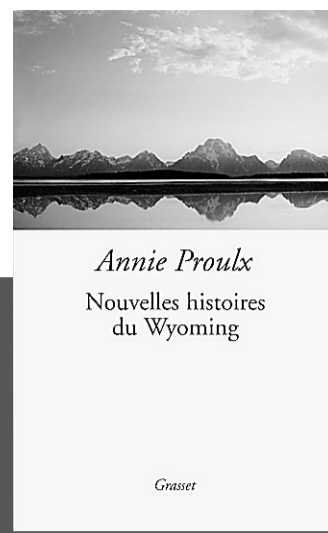
-David Homel, collaboration spéciale



C'EST QUAND LE BONHEUR? MARTINE DELVAUX HÉLIOTROPE

Au début, on se dit: mais pourquoi ces banalités? Tout le monde a son lot d'anecdotes entre amis. L'exercice pourrait n'être qu'un étalage de souvenirs intimes - ces fameux «insides» que personne d'autre ne comprend.

-Chantal Guy



NOUVELLES HISTOIRES DU WYOMING ANNIE PROULX GRASSET

Annie Proulx est possédée par le Wyoming. Ses textes passent par les tripes et par le cœur avant d'être «traités» par sa tête. Comment, autrement, expliquer qu'elle puisse en parler avec autant de pertinence et de justesse.

-Sonia Sarfati

ESSAIS

Important, imparfait

DANIEL LEMAY

Jean-François Nadeau a écrit un livre important, comme la place qu'a occupée Pierre Bourgault dans la cité à titre de leader politique - il a rendu plausible l'idée de l'indépendance du Québec - de polémiste, de chroniqueur et de professeur.

Les grandes lignes de sa vie publique étaient déjà connues de ceux qui ont suivi l'évolution politique du Québec moderne ou la carrière médiatique de l'homme, personne, dans les journaux, à la télé ou à la radio, n'ayant parlé autant de Pierre Bourgault que Pierre Bourgault lui-même.

L'apport de Nadeau consiste d'abord à avoir remonté le tout en séquences cohérentes, exercice

qui a fait ressortir certains faits peu ou mal connus; les pages les plus intéressantes du livre portent sur les relations explosives qu'entretenaient Bourgault et René Lévesque, un «grand démocrate» qui a tout fait pour fermer les portes du Parti québécois et de l'appareil gouvernemental à l'ancien chef du RIN Aïnsi, après l'accession du PQ au pouvoir en 1976, Bourgault, qui s'attendait à une quelconque nomination de conseiller politique, s'est retrouvé au conseil d'administration du Musée des beaux-arts!

Les aspects nouveaux se trouvent toutefois du côté de la vie privée de «l'empereur du Plateau», moins bien organisée, on le constate vite, que sa pensée politique. Jean-François

Nadeau est le premier à documenter l'enfance et la jeunesse de Pierre Bourgault, qui n'a jamais beaucoup parlé de ces périodes-là; «je suis né vieux», disait-il. Ainsi, on apprend que, après son départ hâtif du collège jésuite de Brébeuf, il a tâté du théâtre mais s'est vite buté à son incapacité de transcender son propre personnage, rôle dans lequel il passera le reste de sa vie.

On se surprendra de voir que Pierre Bourgault, jeune, ne s'intéressait pas particulièrement à la politique. Il arrivera au RIN par hasard et y verra tout de suite la chance de s'y faire «un trou»... et de gueuler plus fort que les voix intérieures qui l'assaillent. Dans la vingtaine, Pierre Bourgault a des blondes

en même temps qu'il vit «des expériences au masculin». Quand elles se transformeront plus tard en aventures au quotidien, il n'y trouvera que tristesse et désarroi, souvent après avoir «mangé sa volée» aux mains des «petits bums» dont il faisait ses stars d'un soir.

Parfois Nadeau garde ses distances avec le sujet Bourgault - «un réformiste qui aimait se faire passer pour un révolutionnaire» -, parfois cette distance disparaît; sur la question nationale, notamment, l'historien est tellement bien aligné avec son personnage que l'on n'en voit plus qu'un: on pourra le lui reprocher.

La grande faiblesse de cet

ouvrage se trouve toutefois dans la langue, défaut grave pour un livre sur Pierre Bourgault, un des plus fervents promoteurs de la qualité linguistique. Le manuscrit de Jean-François Nadeau n'a pas profité des bienfaits d'une révision compétente, sans complaisance, qui aurait élagué ce texte trop long, alourdi encore par les clichés, les redites et les formules superlatives auxquelles l'auteur montre une nette propension. Le succès de Bourgault laisse présager une réédition? Parfait, fallait justement récrire l'histoire...

BOURGUAULT Jean-François Nadeau, Lux Éditeur, 606 p.

SOLUTIONS DES JEUX DU 2 SEPTEMBRE

www.hannequart.com

ALPHA-CROISÉ 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12

MOTS CROISÉS 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15

CARRÉ MAGIQUE > 1 > 2 > 3 > 4

CITATION SECRÈTE Solution N° 1: Heureux l'élève qui comme la rivière arrive à suivre son cours tout en restant dans son lit.

Solution N° 2: Les profs nous aident à résoudre des problèmes que l'on aurait jamais eu sans eux.

MOTS FLÉCHÉS

SUDOKU SAMOURAÏ

ADDITIONS CROISÉES

MOTS BULLES GRAVES JAGUAR BELUGA ARABLE AVATAR VEINES UNIFIÉ UTERIN BARBET TANTRA NECTAR FÉROCE RENDRE BÉCANE TENACE TÉMOIN OEDÈME DÉCADE AUDACE ASSIDU OIGNON ÉLARGI ANIMAL ALEVIN IRRÉEL NEUVES RENDUE MÉCÈNE VÉLOCE ÉCOULE

MOTS CODÉS